

ROMAN

ELISABETH  
ALEXANDROVA-ZORINA  
Un homme de peu



 *l'aube*



UN HOMME DE PEU

La collection Regards croisés  
est dirigée par Marion Hennebert

Ce livre a été proposé à l'édition par Manon Viard.

Dans la même série, animée par Christine Mestre :

Alissa Ganieva, *Salam, Dalgat!*  
Anna Lavrinenko, *L'enfant perdu*  
Alexeï Oline, *La machine de la mémoire*  
Igor Saveliev, *La ville blême*  
Igor Saveliev, *Les Russes à la conquête de Mars*  
Victoria Tchikarnieeva, *Bye-bye Vichniovka!*

Publié avec le soutien  
de l'Institut pour la Traduction Littéraire (Russie)



AD VERBUM

Titre original : Маленький человек

© Елизавета Александрова-Зорина, 2012

© Éditions de l'Aube, 2015  
pour la traduction française  
[www.editionsdelaube.com](http://www.editionsdelaube.com)

ISBN 978-2-8159-0982-2

Elisabeth Alexandrova-Zorina

## Un homme de peu

roman traduit du russe  
par Christine Mestre

*éditions de l'aube*



Le patronyme dont Savel Férosse avait hérité ne manquait pas d'ironie. Férosse était bègue; il trébuchait sur les mots et se réfugiait dans la solitude pour échapper aux conversations. Quand autour de lui on riait, il pleurait; et lorsqu'on pleurait, il riait à gorge déployée. Il ne se levait jamais du bon pied et suscitait l'agacement de tous, si bien qu'à quarante ans à peine il était déjà fatigué de la vie. Il était né dans une petite ville, et c'est dans cette même petite ville qu'il vieillissait. De sa fenêtre, Savel voyait l'école dont il n'avait retenu qu'une chose: les bons élèves essaient de résoudre les problèmes posés par les cancre qui changent les règles à leur guise si bien que ce sont toujours eux, les cancre, qui ont la bonne réponse. Férosse était aussi insignifiant qu'un caillou sur le chemin mais lorsque Tombeux, le truand que l'on surnommait La Tombe, fut tué d'un coup de feu en plein jour, toute la ville entendit parler de lui.

Située à deux pas de la frontière finlandaise et à quelques heures de voiture du village le plus proche, la ville était comme un îlot qui vit sa propre vie, coupé du continent. Les voyous maintenaient la population dans la peur. Cols relevés, ils rôdaient dans les rues, laissant derrière eux bourses et destins dévastés. Plusieurs bandes se partageaient le district, mais elles commençaient à s'y sentir à l'étroit. C'est La Tombe qui avait eu le dernier mot. Avec cette capacité qui lui était propre d'ajouter un zéro à n'importe quelle valeur, il s'était signé en faisant un doigt d'honneur; les visages ravinés de ses hommes de main évoquaient des poings serrés. La Tombe avait trempé dans tant de crimes de sang

qu'on aurait pu essorer sa chemise et il avait fait sauter le restaurant où ses rivaux prenaient du bon temps, mettant ainsi un point final à une guerre des gangs qui s'éternisait. Un seul d'entre eux en avait réchappé; il avait perdu ses deux jambes dans l'explosion, ce qui lui avait valu le surnom de Demi-Portion. Il n'utilisait pas de béquilles mais marchait sur ses moignons en prenant appui sur ses poings couverts de corne et d'entailles; il était l'incarnation du sort réservé à ceux qui croisaient la route de La Tombe. Le truand avait épargné le cul-de-jatte qu'il avait gardé comme une sorte de mascotte, persuadé qu'il lui porterait bonheur. Et il en fut ainsi jusqu'au jour où La Tombe fut tué en public d'un coup de feu. En regardant son cadavre, Demi-Portion sentit ses moignons gémir de douleur.

Même après son mariage, Savel Férosse était resté célibataire, vivant avec sa femme et sa fille comme dans un appartement communautaire, aussi discret qu'un motif sur le papier peint. Sa femme était une vraie langue de vipère; elle couvrait son mari de venin comme on couvre une tranche de pain de beurre. Quant à la fille - elle finissait ses études secondaires - elle prenait déjà les manières de sa mère et Férosse était pris entre deux feux. Il ne parvenait pas à comprendre comment il avait pu devenir un étranger pour sa propre fille.

« Il est vivant, tant pis! Et s'il mourait, ce ne serait pas une grande perte », lisait-il dans son regard indifférent qui lui transperçait la poitrine comme une aiguille. Il faisait tout ce qu'il pouvait pour s'attarder au travail et quand il finissait par rentrer, c'était pour se terrer dans son coin comme un cafard dans son trou. La télé le narguait: « La vie est un jeu »; il haussait les épaules: « Et l'homme est toujours le dindon de la farce. »

La ville était grande comme un mouchoir de poche: à peine avait-on émis un murmure d'un côté qu'on était



entendu de l'autre. La femme de Férosse considérait que le mariage faisait vieillir alors que l'amour faisait rajeunir, aussi choisissait-elle ses amants en fonction de ses robes. Elle ne se gênait pas pour s'afficher à leurs bras et lorsqu'il les apercevait de loin, Savel changeait de trottoir. Si malgré tout il tombait sur eux, il baissait les yeux et l'amant, un sourire ironique accroché aux lèvres, faisait lui aussi mine de ne pas le connaître. La nuit, en imaginant sa femme le tromper, Férosse tordait ses draps mais il ne ressentait ni jalousie ni offense – juste de l'envie, car lui, il était si seul qu'il aurait pu discuter avec son ombre ou hurler sous la lune avec les loups.

Au travail, il avait trouvé refuge derrière une armoire qui le séparait de ses collègues et de leurs regards en dessous qu'il craignait comme la peste, bien que personne ne lui eût jamais fait de remarque. Quelqu'un avait poussé dans son coin une chaise cassée et un pot de fleurs pansu dans lequel un palmier se desséchait et Férosse devait chaque jour se frayer un chemin au milieu de ce bric-à-brac qu'il ne se décidait pas à enlever.

N'eussent été ses épaules tombantes et les premiers signes de calvitie, on aurait pu le prendre pour un adolescent. Il était maigre, et comme tous les êtres un peu rêveurs, il traînait des pieds, pareil à un enfant. Quand il était jeune, il mangeait les pommes avec les pépins et lorsqu'il ouvrait les bras, il croyait qu'il allait s'envoler. Mais la routine du bureau avait passé les années à la moulinette. Désormais tout ce qui était nouveau et sortait du cours habituel des choses l'irritait. Il pestait quand on refaisait l'asphalte, quand le nom des rues changeait ou quand il ne retrouvait pas ses pantoufles là où il les avait laissées. Il rencontrait tous les jours les mêmes personnes et ne faisait attention à elles que lorsqu'elles disparaissaient; il vivait en spectateur d'un film assommant.

La ville était tapie contre l'usine minière comme un enfant dans les jupes de sa mère ; de partout, on pouvait voir ses cheminées fumantes. D'ordinaire, on disait « là-bas » et tout le monde comprenait qu'il s'agissait de l'usine ; on se contentait parfois d'un vague hochement de tête et tous comprenaient qu'on parlait d'elle, même si celui qui parlait avait désigné la direction opposée.

Karimov, le directeur de l'usine, ressemblait à un mafieux italien. Il avait le nez busqué, des cheveux frisés, et son profil tranchait dans le paysage local, un peu comme une photo brillante dans un pastel. Deux ans plus tôt, il avait été muté de Moscou qui, vue d'ici, semblait aussi éloignée qu'un pays étranger. Il vivait à l'hôtel sans jamais défaire ses valises, tel un voyageur qui attend un mandat. Étant donné qu'il venait en aide à l'orphelinat, on lui pardonnait son air hautain et le léger sourire qu'il arborait en permanence – et qui faisait froid dans le dos, même les jours de canicule. Lui-même était orphelin et, comme tous les enfants abandonnés, il avait les yeux chassieux. Avant de l'abandonner sur les marches de l'orphelinat, sa mère l'avait enveloppé dans une robe en lin. Il était resté là toute la nuit sans pleurer, fixant d'un œil mauvais la porte close. Au matin, un passant l'avait ramassé. Il avait rapporté chez lui le paquet qu'il avait défait sur sa table, étalant le marmot comme une grenouille. Il n'avait pas d'enfant et pensa que Dieu, en qui il ne croyait pas, lui avait envoyé un fils.

On pouvait vérifier l'exactitude de sa montre d'après Krotov, le maire. Le matin, lorsqu'il allait au travail d'un pas pressé, Férosse le croisait près des portes de l'administration ; et le soir, le maire corpulent déboulait du bâtiment comme une pomme de terre échappée de son sac éventré. Sans rien regarder autour de lui, il s'asseyait pesamment dans la voiture, légèrement sur le côté. Dans la ville, des bruits couraient qu'il s'était fait construire un château médiéval

avec des tours, quelque part dans la forêt. Personne n'avait jamais vu ce château qui avait été recouvert par les potins et qui avait bientôt atteint la taille d'une ville! Krotov évitait les rencontres avec La Tombe, qui lui-même faisait son possible pour emprunter d'autres chemins que ceux du maire. Ils communiquaient par l'intermédiaire de Trebenko, le chef de la police, qui faisait la navette entre les voyous et l'administration comme un bac entre deux rives. Ils s'étaient tacitement partagé la ville, chacune des deux parties vivant selon ses lois et ses règles, inopérantes dans l'autre.

Dans une petite ville tout se sait, si bien que personne ne se cachait. Seule distraction de la ville, le bar des Trois-Citrons réunissait sous son toit aussi bien les gros bonnets que la racaille.

Les jours de fête, Trebenko venait y faire un tour; il buvait un verre et se dépêchait de filer. Quant à Antonov, qui était propriétaire de plusieurs commerces et était devenu député, il venait y pêcher chaque soir une fille nouvelle. Avec sa tête comme une pièce de cinq kopecks, il avait l'air d'un bon-papa gâteau qui aurait pu vous prendre sur ses genoux pour vous raconter une histoire. Il ne racontait pas d'histoires mais il était très généreux. Il avait un front étroit, taillé en biseau, et un torse corpulent qu'il cachait dans des vestes d'une taille au-dessus de la sienne, si bien qu'on avait toujours l'impression qu'il portait le costume d'un autre. Antonov dévorait la vie à belles dents et buvait sa vodka à petites gorgées, croyant que l'on pouvait acheter tout ce qui se vendait... et réciproquement, que l'on pouvait vendre tout ce qui s'achetait.

Le soir, vauté sur la véranda des Trois-Citrons, La Tombe palpitait chacun d'un regard aussi poisseux que ses mains moites tandis que Demi-Portion étalait une réussite, maculant de ses doigts pleins de salive le jeu qui sortait de sa pogne et rappelait un poussin hirsute. Il tirait des cartes

comme s'il arrachait une plume et les disposait, la figure vers le haut. Les cartes étaient truquées et il les lisait à partir de repères tandis que les autres voyous, penchés par-dessus son épaule, se questionnaient sur ses chances de gagner.

Les gars de La Tombe se ressemblaient comme des frères jumeaux. Semblables à des statues, ils étaient figés derrière les tables, leurs lunettes noires reflétant les passants. Férosse croisait souvent sa fille près du bar. Elle grandissait toute seule, comme l'ortie derrière une palissade. Lorsqu'elle voyait son père, elle tournait la tête ou riait trop fort. Elle se maquillait de façon outrancière et portait un rouge à lèvres écarlate que Savel avait envie d'effacer d'un revers de manche. Il avait bien essayé d'en parler à sa femme, mais pour se débarrasser de lui elle avait seulement lancé une pique : « Mieux vaut un bandit qu'un cafard » et il s'était senti comme un scarabée écrabouillé.

« Un homme de peu dans une ville de peu, murmurait-il en lissant ses rares cheveux devant la glace, un homme de peu. »

\*

C'était un soir semblable à mille autres : il revenait du travail, remâchant ses habituelles pensées sur la vie qui lui filait sous le nez comme le dernier autobus. « Je n'ai vécu ni où il fallait, ni comme il fallait, ni avec ceux qu'il fallait », se disait-il.

Sur un banc, des filles sirotaient de la bière et regardaient nonchalamment les passants à travers le verre de la bouteille.

« Elles s'ennuient encore plus que moi », pensa Férosse en passant devant elles. Il grignotait en chemin la baguette qu'il avait achetée, car les repas de famille avaient fait long feu, plus vite encore que le lit conjugal. Sous la véranda des Trois-Citrons, La Tombe rêvassait, les jambes étalées, et la

serveuse, appliquée à les enjamber, faillit faire tomber son plateau. Demi-Portion se retourna, plissant les yeux comme un chat pour se protéger du soleil; étirant ses moignons, il fit claquer ses dents avec un méchant bruit, comme pour mordre l'air. Demi-Portion détestait le monde entier. Les voyous sirotaient du kvas\* dans des chopes; ils chassaient les mouches et avaient l'air de s'ennuyer en regardant les passants dont on avait l'impression qu'ils tâtaient les poches.

« Il faut regarder tout individu comme s'il était condamné et allait mourir aujourd'hui même. » Demi-Portion répétait les paroles d'un prédicateur rapportées dans le journal paroissial. Depuis quelque temps, il se montrait à l'église, tendant la tête vers les icônes qu'il ne parvenait pas à atteindre pour les embrasser.

« Ça nous permettrait d'être meilleurs et plus tolérants les uns envers les autres...

— Il faut regarder tout individu comme s'il avait un contrat sur toi et qu'il puisse à chaque instant sortir son revolver, grogna La Tombe sans même ouvrir l'œil.

— Dans ce cas nous aurons les uns avec les autres les relations que nous méritons! »

Dans la ville, le pouvoir des voyous était sans limites. On les craignait davantage que la police car tout le monde savait que depuis longtemps on vivait selon leurs lois. Il arrivait qu'on fasse appel à eux pour intervenir auprès d'un fonctionnaire un peu trop gourmand. Si le grade de celui-ci n'était pas très élevé, les voyous déboulaient chez lui, retournaient son appartement et l'obligeaient à apposer sa signature sur les documents nécessaires. Le bras droit de La Tombe, un voyou surnommé Sam, appelait ça « la justice populaire », et dans la ville des gens se réjouissaient qu'il y ait quelqu'un pour intervenir en faveur des simples citoyens.

---

\* Boisson fermentée à base de pain, très populaire en Russie  
(Toutes les notes sont de la traductrice.)